

NOTE D'INTENTION

Vincent Fouquet

« Pendant très longtemps, on a scruté l'enchaînement des faits qui ont mené à la guerre pour conclure que, finalement, une fois le doigt mis dans un engrenage, il n'était plus possible d'arrêter, le corps de l'Europe y était passé tout entier par un simple effet mécanique. (...) Se réfugier derrière une explication mécanique, n'est-ce pas accepter une vision déterministe de l'histoire ? S'est-on assez demandé s'il n'y a pas eu une série de moments où le mécanisme aurait pu être bloqué ? N'a-t-on pas trop mis l'accent sur la fatalité et sur le destin, et pas assez sur chacun des instants où la volonté d'un homme ou d'un groupe d'hommes auraient pu faire basculer la machine dans le sens inverse ? »
Jean-Jacques Becker, L'année 1914

Cette pièce est née d'une commande, le directeur de la compagnie Cassandre (Lyon) m'ayant un jour proposé, on était fin 2012, de réfléchir à l'écriture d'une pièce sur la guerre 14-18.

Immanquablement, quand on veut représenter la première guerre mondiale, c'est la figure totémique du Poilu (et son indépassable statut de victime exclusive et compassionnelle) qui d'emblée s'érige, gigantesque, devant soi, tel un monument aux morts rendu si sacré qu'il empêcherait presque de regarder ailleurs ou autrement.

Pourtant, en 2013, alors que débutaient les préparatifs du Centenaire de la Grande Guerre, parmi toutes les questions que cette commémoration posait (voir pour cela le formidable travail de la Mission Centenaire), celle-ci retint plus particulièrement notre attention : « À quoi bon cette commémoration – et par extension à quoi bon notre entreprise théâtrale –, si elle ne se fixe pas au moins pour ambition de nous armer suffisamment en pensée pour éviter qu'une tragédie similaire ait à nouveau lieu ? ».

Aussi, en accord avec le commanditaire, ai-je pris le parti pour cette pièce, non pas d'y glorifier les victimes de la guerre (aussi glorifiables ces victimes puissent-elles être) mais d'en interroger les causes, de questionner sa soi-disant fatalité et donc de m'efforcer de détourner le regard du gigantesque monument aux morts pour ne m'intéresser uniquement qu'au mois de juillet 1914 et à cette crise diplomatique qui précéda la guerre : « Comment en était-on arrivé

là ? », c'était ça la question qu'il fallait poser. « Comment ? », c'était là que devait se situer le texte.

Donc, foin de l'émotion ! — nombreux seraient sans doute ceux à vouloir l'exploiter, et ils le feraient mieux que nous assurément. Attelons-nous plutôt à démêler le fil des événements et tentons de comprendre ce qui s'est passé en juillet 1914 et pourquoi ça s'est passé ainsi. Comprendre les contextes, les enjeux et les hommes. Comprendre comment nos aïeux ont bien pu s'y prendre, bon dieu ! pour, comme disait Céline, participer à « cette foutue énorme rage qui pousse la moitié des humains (...) à envoyer l'autre moitié vers l'abattoir ».

Et puis, gageure supplémentaire : la feuille de route que nous nous sommes donnée a très tôt stipulé qu'en plus de l'indispensable rigueur historique qu'exigeait le projet, ce texte (que j'allais maintenant tenter vaille que vaille d'écrire) devait être une comédie. Oui, une comédie ! Il fallait que l'on puisse rire de tout cela. Pourquoi ? Parce qu'il nous a alors semblé qu'associé à une grande exactitude historique dans le déroulé des événements, le rire (c'était notre pari) serait le meilleur pédagogue qui soit.

Il fallait donc faire rire ! Faire rire avec cette crise diplomatique ! Crise diplomatique dont l'issue allait tout de même, rappelons-le, entraîner la mort de plus de vingt millions de personnes ! Faire rire avec des ministres ! Faire rire avec des ambassadeurs, avec des présidents, des rois, des empereurs, des conseillers, des chefs d'états-majors ! Faire rire avec des dépêches, avec des ultimatums, des discours, des réunions, des intimidations, des plans de bataille, des menaces, des chantages !

Mais comment trouver un ressort comique dans une telle crise ? Y en a-t-il seulement un ?

Pour s'en convaincre, prenons simplement l'exemple de l'Autriche-Hongrie : l'histoire est connue, l'héritier présomptif du trône, l'archiduc François-Ferdinand, est assassiné le 28 juin 1914 par des activistes pro-serbes. L'occasion est alors trop belle pour l'Empire de ré-asseoir son hégémonie sur cette partie de l'Europe, hégémonie quelque peu ternie depuis plusieurs années, et ce en écrasant tout bonnement le petit royaume de Serbie. Le rapport de force est largement en faveur des Austro-Hongrois, qu'il soit militaire, démographique ou économique. C'est l'été. Si l'affaire est rondement

menée, elle sera expédiée en quelques jours. Les Russes, alliés de la Serbie, sont trop lents pour répondre, et si jamais ils bougent ne serait-ce que le petit doigt, le voisin allemand n'aura qu'à froncer les sourcils pour que tout ce petit monde puisse partir en vacances au mois d'août comme prévu. Sauf que l'affaire n'est pas rondement menée ! Un amateurisme formidable semble présider à toutes les décisions. Les atermoiements succèdent aux mauvais choix. Ne citons ici que cette ahurissante décision du Chef d'État-Major de l'armée impériale Conrad von Hötzendorf qui, à la veille d'une très probable invasion de la Serbie, accorde tout de même à ses troupes des permissions pour aller faire les moissons. Cet exemple austro-hongrois a des équivalences dans chacun des camps.

Voici pour finir la feuille de route telle que je l'avais écrite alors :

1. Relater rigoureusement l'enchaînement vertigineux des événements historiques, faire théâtre de la question de la responsabilité politique, mais fuir le réalisme. La vérité est dans le poème.
2. Fuir par là même le folklore, l'esthétique liés à cette période, pour au contraire rapprocher les personnages et les faits de nous, le plus possible. Ces 38 jours d'hier racontent aussi nos crises d'aujourd'hui.
3. Ne pas juger les hommes qui ont participé à cette crise, tenter au contraire de les comprendre, mettre en avant pourquoi prisonniers de leurs logiques ils n'ont rien vu venir.
4. Et parce que la guerre est une chose définitivement trop grave pour qu'on en parle sérieusement, en rire !

Faire le pari d'un texte sérieux mais drôle (ou drôle mais sérieux) sur les origines de la première guerre mondiale. Un texte questionnant la responsabilité des politiques et des diplomates de cette période. Faire une comédie documentée relatant les 38 jours qui précédèrent la grande guerre.

Une pièce sur la guerre de 14, mais certifiée sans tranchée ni poilu !

Cette pièce a été écrite grâce au conseil scientifique composé de Mesdames Caroline Muller et Anne Verjus et de Monsieur Jean-Yves Le Naour.

Son écriture a été rendue possible par l'octroi d'une subvention du Ministère de la Culture/DRAC Rhône-Alpes et de la Région Rhône-Alpes dans le cadre de l'appel à projet « Mémoires du XXème siècle ».

L'écriture de cette pièce est aussi le fruit d'un très long et passionnant travail de documentation. S'il ne fallait retenir qu'un seul ouvrage de cette immense bibliographie traversée pendant ces deux années d'écriture, ce serait sans nul doute le livre de Christopher Clark : Les Somnambules (Éd. Flammarion - traduction : Marie-Anne de Béru).